

Présentation du Prix du livre des RPU 2019

L'art peut-il refaire le monde ?

Ouvrages en lice :

1. Julia Beauquel, *Danser, une philosophie*, Carnets Nord, avril 2018

La conception commune de la danse semble éloigner celle-ci des préoccupations sérieuses et purement théoriques du philosophe : le corps, le singulier, le mouvement, autant de préoccupations pour le danseur dont la philosophie paraît chercher à se détacher en valorisant l'être stable, l'universel et l'intellect.

Pourtant, c'est à partir d'une analyse fine et exhaustive de tous les états de la danse que Julia Beauquel retrouve les débats majeurs qui constituent la philosophie, par exemple et en vrac, la dualité de l'âme et du corps, la division de l'identité de la danseuse ou du danseur, la distinction entre la logique de la vie et le sens de l'existence ; sait-on même si, ainsi que nombre de penseurs en ont eu l'intuition - Héraclite et Nietzsche étant souvent les emblèmes de cette hypothèse -, il n'est pas de l'essence de la réalité de bouger, indéfiniment ?

C'est à une découverte d'un corps sujet, d'un corps créateur et révélateur que nous invite avec beaucoup de clarté le livre de Julia Beauquel, il nous aménage une belle rencontre avec la sagesse d'une pratique. Dans son échange mesquin avec la Cigale, la Fourmi de la fable a eu tort, l'Homme a besoin de danser.

2. Philippe Grosos, *Signe et Forme Philosophie de l'art et art paléolithique*, Les éditions du Cerf, mars 2017

C'est seulement au tournant du XIX^e et du XX^e siècle que l'on a pu définitivement affirmer l'existence et la valeur d'un art développé par nos lointains ancêtres de la préhistoire. La découverte était prodigieuse, à la mesure de l'enjeu d'une meilleure compréhension de ce qu'il faut entendre par la notion d'Humanité : établir que l'homme de ces temps reculés disposait de notre intelligence symbolique - celle qui, aujourd'hui encore, nous fait nous empresser de visiter les sites décorés ou gravés (grottes et abris sous roche), vieux de plusieurs dizaines de milliers d'années.

Philippe Grosos s'interroge toutefois sur la contrepartie de cette avancée théorique : démontrer que les dessins et gravures sont bel et bien des œuvres, pleinement humaines, intentionnelles et significatives, n'incite-t-il pas à réduire ces productions à des *signes* - preuves de l'intelligence - et à passer sous silence leur caractère proprement esthétique, leur *forme* – celle qui précisément émeut le visiteur lambda dans la nuit de la grotte Chauvet par exemple, son *fac-similé* aussi bien ?

Qui plus est, il est permis, comme le fait savamment Philippe Grosos, de se demander ce que l'on gagne vraiment à oublier la forme porteuse du signe, car l'on obtient alors une multitude de significations également vraisemblables et vagues – celles que tous les savants se sont ingénié à multiplier au cours du XX^e siècle – sans pour autant rendre compte de l'émotion esthétique première du visiteur, c'est-à-dire de ce qui est fondateur de l'art : la forme, seule certitude éprouvée.

C'est au fond sur la nature et la puissance de l'art que Philippe Grosos nous questionne grâce à un inventaire patient des interprétations de l'art pariétal.

3. Baptiste Morizot Estelle Zhong Mengual, *Esthétique de la rencontre*, éditions du Seuil, octobre 2018

Sans que la chose soit tout à fait inédite (l'on évoque toujours sur ce point le Salon des Refusés qui, soulevant l'indignation générale, accueillait au XIX^e siècle des œuvres fort admirées par après), la fréquentation des expositions d'art contemporain (biennales, musées spécialisés) radicalise une tension entre l'œuvre et le spectateur : est-ce bien de l'art, ne suis-je pas abusé, que m'importe, qu'ai-je à faire de la reconnaissance d'une société vouée à digérer ce dont elle dispose ? Autant de mises en doute qui interrogent d'un côté la qualité des œuvres, de l'autre la disposition des spectateurs.

Or, l'originalité de la démarche des auteurs, Baptiste Morizot et Estelle Zhong Mengual, consiste à prendre en charge cette expérience commune concernant la présence de l'art contemporain en refusant de considérer séparément chacun des deux pôles de la relation problématique : celui dont on attend l'appréciation, celui qui s'offre au public. C'est en effet la relation esthétique qu'analysent fort rigoureusement nos deux auteurs : pour qu'il y ait art, il faut d'abord qu'il y ait *rencontre* (ce que l'on pourrait dire d'abord du sentiment amoureux) et c'est donc bien un lien qui va constituer la définition des qualités propres aux deux termes en présence : celui qui ne crée que parce qu'il faut transfigurer le monde existant, celui dont l'intérêt pour l'art est fait de l'espoir diffus d'une transformation personnelle.

En cet éclaircissement, au fait des créations les plus contemporaines, surtout plastiques, Baptiste Morizot et Estelle Zhong Mengual nous conduisent donc pas à pas à remettre en question la notion spontanée d'une identité substantielle et intemporelle qui distinguerait notre individualité et, corrélativement, notre conception de la création comme mystère d'une activité solitaire, inspirée par les Dieux.

Beaucoup plus, donc, qu'une enquête sur la réception actuelle de ce que l'on nomme « art contemporain », ce livre permet de nous interroger sur le rôle irremplaçable de l'art dans l'existence humaine.

Michel Terestchenko, *Ce bien qui fait mal à l'âme*, Don Quichotte éditions, 2018

Alors que tant de philosophies ont élaboré des morales ou des éthiques, nulle théorie spéculative n'a pu donner consistance à la notion de bonté. Trop suspecte rationnellement d'être le déguisement d'intérêts ou de désirs trop humains c'est-à-dire trop matériels, la bonté ne semble pas pouvoir être représentée par des concepts irréprochables au regard de la raison théorique. C'est pourtant elle qui oriente au quotidien l'expérience morale de chacun : il existe des personnes « bonnes » qui nous fascinent, nous élèvent autant que leur existence contredit notre compréhension immédiate et logique du monde humain.

Porté, semble-t-il, par un tel constat d'échec de la pure spéculation, le philosophe Michel Terestchenko va se tourner vers la littérature pour rendre compte de *l'expérience morale* essentielle pour tout homme. C'est que la littérature, à la différence de la capacité de représentation définissant la philosophie, se constitue d'un effet de réalité. Jean Valjean, le prince Mychkine, et bien d'autres encore, ont une présence singulière dont l'authenticité, « incroyable » et cependant évidente, ne peut que questionner le philosophe.

L'expérience de la lecture littéraire n'est pas en dehors de l'expérience humaine en général, elle est située en son cœur et ce livre de Michel Terestchenko nous donne bien des raisons de devenir plus humain grâce à la littérature. Que de grands romans auxquels exposer le quotidien de sa propre vie, si l'on veut se mettre en mesure de comprendre l'expérience sidérante de « *la banalité du bien* » !